



BERNARD GUSTAU

LE SILENCE
DES FEMMES
PERDUES

Bernard Gustau

Le Silence des femmes perdues

© Bernard Gustau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7673-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Septembre 2014

Asha roule tranquillement sur la route déserte qui serpente entre Kincaid et la réserve de Hazlet, un petit village isolé de la Saskatchewan. La journée touche à sa fin, et les dernières lueurs du soleil couchant s'étirent à l'horizon, plongeant la vaste étendue de la prairie dans des teintes orangées et dorées. Le ciel est clair, l'air sec et frais, et il n'y a presque personne sur la route, à peine quelques véhicules croisés depuis qu'elle a quitté Kincaid. Elle se sent sereine, apaisée par le calme de la campagne, et son esprit vagabonde au rythme de la conduite. La radio branchée sur CBC Radio 2 diffuse "Happy" de Pharrell Williams.

Après quelques crachotements étranges et quelques soubresauts, le moteur de sa voiture cale brutalement. Asha se gare comme elle peut sur le bas-côté de la route, en vérifiant que son véhicule ne gêne pas trop la circulation. Elle tente à plusieurs reprises de relancer le moteur, mais en vain. Elle est furieuse contre elle, contre cette jauge à carburant qu'elle devait faire réparer depuis longtemps, furieuse contre le monde entier !

Elle allume ses warnings et descend de la Honda Civic. À tout hasard, elle ouvre le capot, à la recherche d'un câble débranché ou autre. Évidemment, elle ne remarque rien et referme tout. Elle observe la route déserte : ce chemin bordé de buissons, semble s'étirer sans fin. Appuyée contre son capot, il ne lui reste qu'à espérer que quelqu'un prendrait cet axe. Il est rare qu'une bonne âme emprunte cette route isolée, mais elle n'a pas d'autre choix que d'attendre. Ses cheveux noirs, légèrement ondulés, relâchés sur ses épaules, et ses vêtements froissés trahissent une longue journée et elle se demande si elle fera encore un long trajet avant la tombée de la nuit. Asha a l'habitude de rouler seule sur ces routes de campagne, mais là, elle se rend bien compte que la situation est différente. Son téléphone portable ne capte rien. Elle regarde sa montre : il est déjà tard. Il n'y a pas de maison à proximité, et l'automne commence à se faire sentir. La fraîcheur de la soirée s'insinue doucement dans l'air.

Elle soupire, se mordillant légèrement la lèvre inférieure. Elle se place bien sur le bord de la route, de façon visible tout en cherchant une voiture au loin.

La situation n'est pas idéale. En général, elle préfère éviter de demander de l'aide, mais ce soir, elle n'a pas vraiment le choix. Elle observe autour d'elle, essayant de se rassurer en se disant que, dans une région comme celle-ci, les gens sont généralement bienveillants envers les autochtones.

Elle attend, scrutant la route avec espoir. Le vent fait légèrement frissonner ses

cheveux, et la brise fraîche se glisse sous ses vêtements. Elle jette à nouveau un regard autour d'elle : pas un seul véhicule en vue.

Enfin, au loin, elle aperçoit une silhouette qui se dessine. La voiture vient vers elle. Asha tend son bras, le cœur battant, espérant qu'elle s'arrêtera. Celle-ci approche, et un frisson d'incertitude parcourt son échine. L'idée de monter avec un étranger lui déplaisait.

Le véhicule, une Toyota Corolla stoppe. La fenêtre baissée, une autre jeune femme, d'environ le même âge que Asha, se penche pour regarder la situation.

Natimi, cheveux courts, métisse Indienne de la réserve de Maple Creek, revient justement de la ville voisine. Son visage calme et serein est marqué par l'expérience de la vie rurale. Elle ne semble pas surprise de trouver quelqu'un en panne sur cette route déserte, elle est habituée à cet isolement, elle qui a grandi dans cette région. Elle sourit à Asha :

— Tu as besoin d'aide ?

Asha, un peu surprise, mais reconnaissante, acquiesce.

— Oui, ma voiture est tombée en panne. Je pense que c'est le moteur... Je ne sais pas quoi faire.

— Pas de problème, je peux t'emmener. Tu vas à Maple Creek ?

— Oui

Elle est soulagée de pouvoir enfin reprendre la route.

Natimi se penche côté passager pour ouvrir la portière. Elle invite Asha à monter, d'un air rassurant. Le geste est simple, naturel, un geste de solidarité qui n'a besoin d'aucune explication dans cette communauté. Les deux jeunes femmes se retrouvent côte à côte, un peu hésitantes.

— Je m'appelle Natimi. Et toi ?

La voix de Natimi est douce, mais il y a une certaine fermeté dans la façon dont elle parle, comme si elle avait l'habitude de voir au-delà des masques que les gens portent.

Asha la regarde avant de répondre d'une voix un peu lasse.

— Asha.

— C'est joli, Asha.

Natimi sourit.

— Tu es de la réserve, non ?

— Presque, j'habite à Piapot, je suis allée à Kincaid pour mon travail, mais ma voiture a décidé de me laisser ici.

— Tu sais, c'est rare qu'on prenne cette route, mais heureusement, tu m'as croisée.

Asha a senti qu'elle attendait quelque chose de plus, un mot de sa part, une ouverture.

— Je suis contente de t'avoir vue. J'espérais qu'il y aurait quelqu'un... Mais parfois, les gens ne s'arrêtent pas.

Natimi acquiesce, compréhensive.

— C'est vrai. Parfois, les gens sont pressés, ou ils ne savent pas quoi faire. Mais ici, dans nos communautés, on s'entraide. C'est important.

— Enfin, il y a du réseau. Je vais téléphoner à Raj, mon fiancé. Il viendra me récupérer à Maple Creek.

La voix de Raj, familière et rassurante, répond presque immédiatement, comme si, lui aussi, attendait cet appel.

— Allô, Raj ?

— Asha ! Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'étais pas censée rentrer à Piapot ce soir ?

Asha marque une pause, cherchant les mots pour expliquer la situation.

— J'ai eu un problème avec la voiture... Elle est tombée en panne sur la route de Kincaid.

Elle essaie de masquer la nervosité dans sa voix, mais on sent qu'elle est un peu déstabilisée.

— Heureusement, quelqu'un m'a pris en stop. Une femme, Natimi, elle va me déposer à Maple Creek.

Raj semble être pris de court, mais il réagit rapidement, montrant sa préoccupation.

— Oh non, ça va ? Tu es sûre que tout va bien ?

— Oui, oui, ça va. Je vais bien, ne t'inquiète pas. C'est juste que je vais à Maple Creek maintenant.

Elle hésite un instant avant d'ajouter, un peu plus calmement :

— Je vais aller dans le café de la réserve. Je pensais que tu pourrais venir me chercher, je ne veux pas rester ici trop longtemps.

Raj prend un instant avant de répondre, mais c'est évident qu'il est déjà en train de planifier son déplacement.

— D'accord, j'arrive tout de suite. T'inquiètes, je te retrouve là-bas.

Il ajoute, un peu plus tendrement :

— Reste près du café, je suis à environ une demi-heure. Je vais te récupérer.

— D'accord, merci, Raj...

— Je fais au plus vite. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Elle raccroche, un peu plus calme qu'avant, sachant que Raj est en route pour la retrouver.

Après cet appel, le jeune homme quitte rapidement sa fermette, une grosse maison sous les arbres en bordure de Piapot, à moins de quinze miles de Maple Creek. Son grand-père l'avait entièrement construite de ses mains. À son décès, la propriété était passée à son père, mais ce dernier ne l'occupait pas et c'est ainsi que Raj et Asha y avaient emménagé, il y avait maintenant plus de trois ans, contre un loyer symbolique. Depuis l'arrière de la maison, on pouvait apercevoir, entre les frondaisons, un grand méandre du Maple et sentir parfois les parfums des grands conifères et des plantes sauvages qui proliféraient volontiers.

Rassurée sur ce point, Asha se sent en confiance au côté de Natimi.

Sans qu'elles s'en aperçoivent, la conversation se poursuit en langue crie :

— Tu sais, quand j'étais petite, on m'a envoyée dans un pensionnat. Un pensionnat indien. C'était... c'était l'enfer.

Natimi tourne brièvement la tête vers elle, son regard curieux, mais sans jugement. Elle sait, elle devine, qu'une partie de l'histoire d'Asha est enfouie dans ces mots. Elle attend.

Celle-ci se tourne lentement vers la fenêtre, se sentant vulnérable, mais une douleur inexplicable s'est déjà emparée d'elle, et ses lèvres sont assouplies, comme si, tout à coup, elle n'avait plus la force de se taire. Les émotions, dues à cette panne, à cette angoisse de rester sur la route, la crainte d'être recueillie par un inconnu hostile, tout ceci a formé une sorte de boule dans son ventre et maintenant que les choses s'arrangent, maintenant qu'elle se sent davantage en sécurité, cette boule a besoin de se résorber, de se dissoudre, de disparaître.

— On nous a enlevé notre langue, tu sais. Ils m'ont forcée à parler en français, me punissaient si je parlais ma langue maternelle.

Elle inspire profondément, cherchant à contrôler le tremblement de sa voix.

— Ils nous ont tout volé. Tout ce qu'on était, tout ce qu'on avait. Je n'ai jamais eu le droit de pleurer.

Asha secoue la tête, la mémoire affluant brutalement.

— Ils disaient qu'on était des sauvages. Ils nous ont enfermées, frappées, humiliées. La première fois que j'ai eu mes règles, je me suis sentie comme une étrangère dans mon propre corps. Mais il n'y avait personne pour me dire que c'était normal. Pas là-bas.

Natimi garde le silence, mais son regard s'intensifie. Elle n'a pas besoin de mots pour comprendre. Elle savait, elle aussi, ce que c'était que de se sentir

perdue, coupée de ses racines. Elle savait que ces cicatrices, invisibles pour les autres, ne s'effaceraient pas facilement. Asha continue, un rictus amer déformant ses lèvres.

— Et tu sais, tout ça ne m'a jamais quitté. Même maintenant. Ça fait partie de moi, cette douleur. Ce vide. Et j'essaie juste de vivre, mais parfois c'est... c'est comme si ça ne s'arrêtait jamais.

Un silence s'installa entre elles, lourd et dense, mais étrange dans sa simplicité. La voiture roule toujours, mais c'est comme si le monde extérieur n'existait plus. Asha, maintenant qu'elle a parlé, se sent étrangement légère, comme si un poids s'était dissipé, même si la douleur, elle, reste bien présente.

Natimi, sans hâte, parle doucement.

— Tu sais, je comprends. Pas de la même façon, mais je comprends. Je ne suis pas autochtone, mais... j'ai aussi grandi avec mes propres batailles. La violence des regards, des mots. La sensation d'être toujours un peu à l'extérieur.

Elle marque une pause.

— Mais tu n'es pas seule dans tout ça, Asha. Même quand on se sent oubliée, il y a toujours des gens qui comprennent. Et parfois, c'est tout ce dont on a besoin : quelqu'un qui comprend.

Asha tourne les yeux vers Natimi, un petit sourire se dessinant sur ses lèvres. Quelque chose d'inattendu se passe, comme une étincelle dans l'obscurité. Un moment de réconfort. Peut-être que la route qu'elle avait choisie ce soir-là n'était pas un simple détour, mais une rencontre qui allait lui rappeler qu'il y avait encore des liens à tisser, même après tant d'années de douleur.

Au fur et à mesure que la voiture avance sur la route poussiéreuse, les deux jeunes femmes échangent des anecdotes beaucoup plus légères de leur vie, de leur enfance, de leurs familles.

Le paysage autour d'elles est toujours aussi vaste et sauvage. À l'intérieur de la voiture, un lien d'amitié se tisse, dans une atmosphère paisible. Elles se sentent de moins en moins étrangères l'une à l'autre, malgré leurs différences, un peu comme si elles avaient toujours fait partie de la même communauté.

Alors que la voiture approche de Maple Creek, quelques maisons blanches aux toits rouges se dessinent au loin.

À Maple Creek, le temps semble s'étirer à l'infini pour Raj, assis à une table au fond du bar, son regard fixé sur la porte, ses mains nerveusement croisées autour de son verre encore à moitié plein. La lumière tamisée de l'établissement se réfléchit dans les bouteilles sur les étagères, et la musique douce qui émane des

enceintes du bar ne fait qu'ajouter à l'atmosphère de calme paisible qui règne autour de lui. Mais chaque minute qui passe augmente l'inquiétude qui s'est progressivement insinuée en lui, comme un poids qui se fait de plus en plus lourd sur ses épaules.

Cela fait déjà plus de quarante minutes que l'heure du rendez-vous est passée. Asha lui a promis qu'elle arriverait bientôt après avoir été déposée à la réserve de Maple Creek, et il n'y a aucune raison de douter de ses paroles. Pourtant, un sentiment désagréable s'est installé en lui, une inquiétude sourde qui semble imprégner chaque instant. Elle n'arrive toujours pas.

Il consulte sa montre pour la trente, quarante, cinquantième fois : 19h45. Pas de nouvelles, aucun appel et il tombe toujours sur le répondeur. Il s'efforce de ne pas céder à l'impatience, mais ses doigts tapotent nerveusement sur la table en bois rugueux. D'habitude, il n'est pas de ceux qui s'inquiètent sans raison, mais ce soir, il y a quelque chose de différent. Il se lève une nouvelle fois, va sur le seuil, scrute la rue à travers le rideau puis revient s'asseoir, les yeux toujours rivés sur la porte d'entrée, comme s'il espérait que le simple fait de regarder plus intensément la ferait apparaître.

Il secoue légèrement la tête pour chasser les pensées qui commencent à l'envahir. Non, tout va bien. Elle va arriver. Peut-être qu'elle a été retardée, ou qu'elle a discuté un peu avec la femme qui l'a prise en stop. Pourtant, chaque seconde qui passe semble nourrir un sentiment de plus en plus insistant. Il n'aime pas l'idée que sa fiancée soit quelque part sur une route, même si elle a dit qu'elle était en sécurité.

Un autre coup d'œil à sa montre : 19h50. Il inspire profondément, son esprit partant dans diverses directions. Peut-être qu'il y a eu un contretemps, ou qu'elle a dû marcher un peu plus pour arriver jusqu'ici. Mais cette idée lui paraît de plus en plus floue à mesure que le temps s'étire. Dans la petite ville de Maple Creek, tout le monde se connaît, et il est rare que les gens ne soient pas ponctuels, surtout dans un lieu aussi tranquille que ce bar.

Il se lève d'un coup, bousculant légèrement sa chaise. Il ne peut plus attendre sans rien faire. Raj déglutit, sentant un frisson de malaise courir dans sa colonne vertébrale. Il sait que tout est encore peut-être normal, mais chaque minute d'attente agrandit une fissure dans son calme intérieur. Il se retourne alors, sort du bar et se dirige vers l'entrée principale de la réserve. Les rues sont désertes. L'air, nettement plus frais qu'à son arrivée, s'engouffre dans sa chemise, le faisant frissonner. Il hâte le pas, son esprit oscillant entre le réel et des pensées déraisonnables.